

ÈVE

Elles sont mortes, toutes. Elles étaient peu nombreuses et elles sont mortes, il n'y a pas de traces. Je les ai vues souvent, sans plus faire partie de leur groupe, leur cercle, leur assemblée. D'autres les ont vues. Certains se souviennent mais aucun ne sait ce qu'elles sont devenues. Je ne connais pas l'emplacement de leurs tombes. Je ne sais s'il y a des corps qui pourrissent sous terre, elles ont disparu.

Je ne sais pas si j'ai la force d'écrire cette histoire. Si je meurs sans l'avoir racontée, c'est comme si elles n'avaient pas existé.

Il y avait Louve. Il y avait Maïna, Raquel et Grâce. Rosa et Francesca. Il y en avait d'autres. J'ai aimé Louve, plus que de raison, dès le début. Je l'observais. Elle était d'une beauté frappante et ne ressemblait à personne. Ne ressemblait à aucune de ces femmes que l'on trouve belles. Elle était d'une beauté sanguine, calme et féroce.

Penser à elles me saisit au centre du corps et une coulée de plomb m'emplit. Puis vient la nausée, puissante, quand je pense à la suite. Il me faudra du temps.

Parfois je sens que je vais mourir. Je me sens mourir. Cela me prend une fois par jour au moins. Je me ressaisis parce que je sais qu'ils guettent. Il faut faire attention. Ne pas donner de signe de faiblesse. Il m'arrive d'oublier qu'ils sont nos ennemis. Au mieux je peux considérer qu'ils ne sont pas mes alliés.

Il n'y a plus lieu de dire « nous » car il n'y a plus que moi. Ça me donne le vertige de savoir cela et d'être seule à le savoir. Je les laisse penser que je suis parmi eux, quand je ne suis pas là mais dans un repli de mon âme où elles existent encore. Je leur laisse croire que nous sommes faits pareils quand la mémoire de ma peau conte une tout autre histoire.

Il y a eu la main de Louve sur ma nuque. Il y a eu son souffle et le mien entre nos bouches ouvertes l'une à l'autre. Entre nous, l'oxygène a circulé. Y penser est une façon de lutter contre l'asphyxie.

Chaque jour je rassemble les morceaux de mon être. Chaque jour il m'est plus difficile d'effectuer ce geste de composition. Il me semble que bientôt je n'aurai plus la force mais il y a cette enfant que j'ai voulue, que j'ai portée, donc je n'ai pas le droit de mourir et chaque jour je rassemble les morceaux de moi épars.

LOUISE

Dans l'entrée du supermarché, il y a un castor géant. Depuis l'intérieur, on peut tout observer. Je le sais parce que je suis dedans. Je fais l'animation entre les portes automatiques. Ma scène est le carrelage beige sous de grands néons blancs, les allées colorées, le bip des caisses enregistreuses en fond sonore et les annonces promotionnelles du rayon ultrafrais. Je salue les clientes, me penche vers les gosses, tends la patte, me laisse prendre en photo, un sourire de peluche toujours fixé sur ma face, mon crâne engoncé et mes cheveux aplatis dans une tête en fourrure quatre fois grosse comme la mienne. On étouffe là-dedans.

Le soir à l'inverse je suis totalement nue au Gentlemen's Club, à l'autre bout de la ville. Là, il s'agit de n'avoir aucune fourrure : jambes glabres, sexe à découvert, aisselles lisses comme une peau de bébé. Ce n'est plus ma tête que j'agite alors mais mes hanches, mes seins. La chorégraphie diffère, la paye est plus élevée. Ce sont mes heures supplémentaires, personne n'est au courant. Ça ne se dit pas trop, ce genre de métier. Officiellement je suis animatrice dans le divertissement. On me demande parfois de

venir au goûter des enfants, pour les anniversaires. Je me déguise en clown. Je sais être enjouée, inventer tous les jeux qui amusent les petits et rassurent les grands. À qui court le plus vite pour attraper la queue de l'âne en carton. À qui saute le plus loin. Le lancer de ballons. Je sais jouer aux fléchettes comme personne ici-bas. Les heures passées dans le bar à hôtesse décuplent ce talent. Quand personne ne vient au Club les débuts de semaine et que le barman s'ennuie aussi ferme que moi, on s'entraîne avec les pointes en métal en buvant de l'absinthe. Je touche toujours la cible au centre. J'essaie des variantes : sur un pied, dos tourné, de la main gauche. Je ne rate jamais.

Depuis ma cachette de fourrure, sous mon costume géant, la journée j'observe les clientes qui viennent faire leurs courses. Il en passe, des mères. Peu de femmes après vingt-cinq ans sont sans progéniture. Comme j'atteindrai bientôt la date limite pour ma première contribution, on me pose des questions. « C'est pour quand, le petit ? » Moi et mon Raphaël on ne leur répond rien, il se contente de me serrer l'épaule d'un air très amoureux. Moi je me colle à lui, comme une liane à son arbre. On sait parfaitement jouer les couples ordinaires, depuis le temps qu'on s'entraîne. Dès la petite école, puis ensuite au lycée, on a conclu un pacte de non-emmerdement. Il me protégerait contre les gars balourds, je dirais à tout le monde qu'il est mon petit copain. On mène une vie tranquille, personne ne nous ennue.

Quand même ce qui m'inquiète c'est l'état de ces femmes, l'air hagard, qui poussent leur caddie. On dirait que personne ne prévient, que personne ne regarde ce qui

se passe vraiment dans leur quotidien, une fois qu'elles contribuent. Moi je les observe à longueur de journée, et je vois. Comment elles n'en peuvent plus, certaines, comment elles font au mieux, pour bien donner le change. Pomponnées, souriantes. Comment elles se passionnent pour le troc des avoirs, de la viande pour douze œufs, et pour les promotions ou les offres spéciales qu'elles reçoivent en fonction du nombre des enfants. Comment elles s'échangent des recettes infailibles pour mieux réussir les cakes sans gluten, depuis que le maïs a remplacé le blé des plans de production. Comme elles embrassent fièrement les joues rondes des enfants bien nourris par leurs soins attentifs, propres et souriants comme des petits soldats lors du premier appel.

Mais le ton de la voix, leurs inflexions aiguës quand les enfants s'agitent, leurs regards de noyées, tout cela les trahit. Elles sentent la solitude, la fatigue et la perte de soi, mais de ce genre de choses il ne faut pas parler. Ça m'angoisse de savoir que si on n'en fait pas, de marmot, avec mon Raphaël, on ne nous pardonnera pas. D'avoir la vie facile. De ne pas contribuer. Deux virgule cinq enfants par femme, c'est le mot d'ordre depuis que je suis née. Ma mère en a eu trois. La mère de Raphaël en a élevé six, elle est même médaillée. Il est le plus petit, et moi je suis l'aînée. Mais on est nés le même jour de la même année, et toujours dans la même classe, depuis la maternelle. « Faits pour se rencontrer », disent les gens de nous. Alors ils s'étonnent fort qu'on n'ait pas contribué. La nation manque de jeunes. Les gens comme nous doivent faire de beaux enfants. J'ai bientôt vingt-cinq ans, ça commence à peser.

On passe et on repasse avec docilité chacun des examens, à chaque visite annuelle de la fertilité. On affirme aux docteurs qu'on fait tout comme il faut quand je vais ovuler. On nous a fait les tests, sanguins et hormonaux. On a même suivi, bons élèves, les séances requises de sexothérapie. Mais rien ne cloche chez moi, et rien ne cloche chez lui, à part cette chose qui ne peut pas se dire sous peine de gros ennuis.

J'essaie de ne pas y penser, la prochaine visite est dans plus de six mois, ça laisse quand même le temps. Mais toute la journée la valse des caddies, des mères et des enfants me rappelle le problème de la contribution. Au moins dans le castor je me sens à l'abri, les gens ne peuvent savoir qui est sous ce costume souriant et débonnaire. Et puis un ventre plat, lisse et sans vergetures m'est nécessaire le soir pour mon lot de pourboires. Car les clients du Club n'aiment pas reluquer les femmes qui ont enfanté, et les contributrices sont interdites de scène. « Toute femme devenue mère ne peut se montrer nue dans un espace public ni sa nudité être publicisée par les voies de presse, des écrans ou du réseau. » Alinéa 4 de l'article 17 du Pacte national, affiché à l'entrée du vestiaire des filles. L'affichette dédouane le gérant du Club et prouve la bonne foi de tous ses recrutements. Je suis la seule des filles qui se soit mise en paire, mais cela je le tais. De nos vies personnelles on ne partage rien, et si j'en rencontre une par hasard dans la rue, nos visages ne disent pas que l'on se reconnaît et nos regards s'évitent. Au Club je suis Élise. Dehors je suis Louise, et personne ne le sait.

ÈVE

Je n'avais pas prévu qu'en mettant un enfant au monde, je scellais un pacte avec le reste de l'humanité.

J'ai voulu un enfant parce qu'on avait été capables d'inventer un monde à notre mesure. Parce qu'on vivait libres, et avec l'inconscience de qui ne connaît pas la peur. Mais porter cette enfant m'a rendue perméable. J'ai été la première à quitter les lieux.

Depuis l'autre rive, j'observe le paysage qui m'est familier. Et je me remémore le travail de la pierre, si rude pendant l'hiver qui dure pourtant si peu. Je repense à elles entassant les rochers, les cailloux, peu à peu déplaçant la montagne. Elles se gelaient les mains. Je les revois souffler entre leurs doigts raidis, le visage rouge de froid, les yeux brillants sous leurs capuches en fourrure. Je sais comment traquer les bêtes et assouplir les peaux. Je connais le rythme des coups dans la roche, l'eau fraîche du ruisseau sur nos pieds en été. La puissance des chants qu'on chantait toutes ensemble. Je me rappelle par cœur chaque parole et je ne sais s'il faut les apprendre à l'enfant. Faire d'elle une des nôtres sachant qu'elles ne sont plus, qu'il n'y a plus de nous, que toutes ont disparu.

Peut-être que ces chansons doivent mourir avec moi. Je me demande si les autres déserteuses s'en souviennent aussi. Je ne les ai plus vues. Je suis la seule, je crois, qui est restée si près des lieux où nous avons vécu. Et j'en suis la mémoire.

J'ai franchi l'eau de nuit, mon enfant sur le dos, pour ne pas être vue et ne pas regretter. Mais je n'ai pu aller plus loin de ce côté de la rive, juste en face des terres où j'ai vécu dix ans.

J'habite si près du fleuve que je vois les bateaux passer sous mes fenêtres. On ne traverse pas mais on peut y voguer les samedis matin en écoutant les guides vous raconter l'histoire et la topographie du territoire actuel. Leur histoire officielle. Chaque fin de semaine je regarde les familles faire la queue sagement, ignorants passagers qui attendent leur tour en barques de plaisance. J'y monte parfois avec l'enfant car elles longent la rive où je l'ai mise au monde. Je reconnais les tas de pierres sur le talus qui n'ont pas terminé de s'ébouler dans l'eau. Les pierres extraites de la montagne par mes anciennes sœurs ont ceci de reconnaissable qu'elles luisent au soleil d'un éclat blanc laiteux. Les galets de la rive où je vis aujourd'hui sont friables, mats et gris. L'enfant et moi faisons des ricochets.

J'observe l'enfant qui a six ans et je m'étonne qu'il soit si facile d'être heureuse. Il suffit de vivre dans l'ignorance de qui a vécu là avant nous. De ce qui existait et n'est plus. L'enfant ne sait pas qui je suis. Chaque jour au réveil je reconstruis l'intérieur de moi qui s'écroule comme ces tas de rochers extraits de la

montagne, et qui roulent dans le fleuve. L'enfant ne sait pas qu'il n'y a pas si longtemps j'ai respiré le souffle de la dernière de celles qui ont creusé cette montagne et bâti leurs demeures à flanc de rocher. Elles y travaillaient dur, fortes et inlassables.

Dans ma maison de l'autre côté du fleuve, je suis à l'abri. On y trouve du confort et même si j'y vis seule avec l'enfant, nous ne manquons de rien. Mais les jours de temps clair, je guette malgré moi le souvenir de Louve. Elle sortait en forêt toute seule le matin juste avant le soleil, toujours la première. Il me semble encore voir sa longue silhouette, épaules droites, menton fier. Je me rappelle ses yeux noirs et ses sourcils arqués, qui lui donnaient cet air si particulier, attentif, concentré. Je ne peux m'empêcher de la veiller ainsi, aux bords de ma mémoire.

LOUISE

Il n'y a pas d'ailleurs, les frontières sont fermées. Il n'y a que l'ici, et le savoir-y-vivre à respecter surtout pour qu'on nous laisse tranquilles. L'ailleurs est dans les films, mais on ne peut visionner que les autorisés. L'ailleurs est dans les livres, pas dans ceux que l'on trouve au grand supermarché, mais dans ces anciens livres qui ne font plus l'objet du commerce officiel. Il en reste assez peu mais on en trouve encore. J'ai découvert cela dans le sous-sol humide du club de strip-tease.

J'étais descendue seule dans l'ombre de la cave, pour y rester tranquille entre deux tours de scène. L'ambiance surchauffée des vestiaires exigus, l'odeur de laque des filles et celle du vernis, de leur transpiration, des fonds de teint huileux, j'en avais mal au cœur. On suffoquait en loges, je cherchais la fraîcheur. J'ai descendu les marches menant à la réserve, et je me suis assise sur une caisse en métal. J'ai pris cette habitude, personne n'y redit. Je remonte quand mon nom est crié au micro. « Élise pour vous messieurs ! » Alors je me hâte pour mon entrée en scène et j'étire le sourire le plus large qui soit, je balance mes hanches, la

musique reprend. En attendant mon tour je suis dans la pénombre. Il fait bon rester seule dans cette obscurité, l'humidité des pierres, l'arc rassurant des voûtes. J'en ai fait mon domaine. Personne ne descend aux horaires d'ouverture, la cave sert de remise, de réserve aux alcools les plus rares et précieux réservés aux clients qui viennent les soirs spéciaux, quand de hauts responsables veulent voir sans témoins le spectacle de femmes qui se dénudent pour eux.

Et c'est dans cette cave, mon repaire tranquille, que j'ai trouvé un soir une caisse de livres. Je fumais du tabac acheté en secret à une des effeuilleuses qui sait où en trouver. Les femmes ne fument jamais en public, sauf au Club. « Préserver sa santé pour pouvoir contribuer. » Article 12 du Pacte national, section Bonnes Mœurs et Hygiène citoyenne. À la lumière du feu j'ai lu les étiquettes sur les caisses de vins, alcools fins, spiritueux. Une des caisses tout au fond n'avait pas d'étiquette. J'ai soulevé le couvercle avec difficulté, une odeur douceâtre de papier vieilli m'est montée aux narines et m'a toute pénétrée. J'ai regardé un temps avant de me risquer à toucher de mes mains la couverture des livres. J'ai entendu mon nom appelé au micro pour la deuxième fois, je risquais le renvoi si je ne montais pas. J'ai pris sans réfléchir un des livres au hasard, l'ai caché dans mon sac avant d'entrer sur scène. Et de retour chez moi, les volets bien fermés, j'ai pu examiner le fruit de mon larcin. Une couverture craquelée, une tranche jaunie. Pas de titre ou de date, et pas de nom d'auteur. Le papier friable était tout gondolé. Je

l'ai laissé sécher quelques jours sous mon lit avant d'oser l'ouvrir.

Une nuit que j'étais seule, minuit allait sonner à la plus haute cloche de la grande cathédrale. La rue devient alors vraiment silencieuse, car c'est le couvre-feu. C'était un de ces soirs où Raphaël me laisse un mot dans la cuisine, disant de ne pas l'attendre et de me coucher sans lui.

J'ai exhumé le livre de sous le lit de la chambre, l'ai respiré un peu. Le papier était sec, l'odeur avait changé, ça sentait presque l'encre. Comme ces fleurs séchées qui, prenant la chaleur, se souviennent parfois de leur senteur première, du temps de leur vivant. Mon cœur battait trop fort. Mais j'ai glissé un doigt entre les pages raidies et me suis mise à lire l'une d'entre elles au hasard, prise au milieu du livre. J'avais le souffle court :

Elles disent, le langage que tu parles t'empoisonne la glotte la langue le palais les lèvres. Elles disent le langage que tu parles est fait de mots qui te tuent.

J'ai entendu en bas le loquet de la porte cliqueter discrètement. Raphaël est rentré. J'ai refermé le livre. L'heure n'était pas venue de le partager.

ÈVE

Il faut savoir que là où nous vivions il n'y avait pas d'enfants. On ne mangeait pas tous les jours à sa faim et même, on ne mangeait pas tous les jours. Louve et toutes les autres avaient ces bras musclés et cet air efflanqué que donne le travail dur.

Une fois, quand l'enfant était petite, quelques semaines à peine après l'accouchement, je l'ai emmenée dehors, serrée contre mon corps par un grand tissu noué, pour qu'elle entende nos chants, le son de la pierre qui se brise, sente l'air sur son visage qui vient de la forêt. J'ai marché jusqu'au fleuve avec le convoi qui transportait la pierre. C'était une imprudence. Ce jour-là a eu lieu une de ces attaques qui arrivaient quand des gens d'en face venaient s'asseoir sur les remparts en amont du fleuve et nous jetaient des choses : bouteilles de bière, insultes et crachats. Un mouvement de foule, une marée d'uniformes, la colère grondait. Au son du verre fracassé sur les pierres je me suis écartée pour protéger l'enfant. Puis les yeux m'ont brûlé et l'air irrespirable nous a fait suffoquer. Les poumons abrasés comme au papier de verre, j'ai couru en collant le

visage de l'enfant tout contre ma poitrine. Quand j'ai vu les habits noirs de la police, j'ai compris que c'étaient seulement des lacrymo. Mais des poumons grands comme une paume de main ne peuvent respirer ça.

Je suis partie le lendemain. Quand les flics sont venus il y a eu dispersion. Pas de blessées cette fois. Personne ne m'a rien dit mais j'entendais penser certaines ce soir-là qu'on n'emmène pas un nouveau-né sur les bords de cette rive par les temps qui courent. Sans rien dire j'ai pensé en retour que je voulais seulement que l'enfant puisse entendre les chants de quand nous travaillions à creuser la montagne.

Nous l'avions si bien minée de l'intérieur depuis des années, nos aînées avant nous, qu'il ne restait de l'immense roc millénaire qu'une mince croûte cachant le trou béant d'une carrière de marbre tellement profonde que certaines, les plus courageuses, celles qui rentraient le soir avec des bleus au front, les bras tout écorchés et le teint gris du manque d'oxygène, disaient qu'on atteindrait bientôt le centre de la Terre.

Et puis il y a eu cet éboulement monstre. La montagne effondrée. Je l'ai lu placardé sur un kiosque au matin, juste trois ans après mon arrivée ici. Un premier morceau de moi s'est décroché à l'intérieur pour tomber au creux de mon ventre. J'avais l'enfant à mes côtés, trotinant près de moi. Elle était petite, à l'époque. Je portais un sac plastique empli de courses dans la main gauche et une baguette de pain à droite. Ici on mange chaque jour et plusieurs fois par jour, pourvu qu'on contribue. Mon corps avait pris de l'ampleur, mes bras

s'arrondissaient. Je commençais à ressembler aux gens d'ici. Maintenant on ne fait plus la différence. Je suis passée inaperçue assez vite, rien qu'à cause de l'enfant. Personne ne se pose de questions sur votre loyauté au Pacte national lorsque vous êtes une mère munie d'un sac de courses. La seule chose qui questionnait c'était l'allure de ma petite. Impossible de dire si c'est une fille ou un garçon. J'ai paré aux questions et regards curieux en lui mettant des choses dans les cheveux qui servent à décorer, et en lui apprenant comment bouger comme moi. Je suis née, j'ai grandi parmi eux, je connais les arrangements et la chorégraphie.